

de la discipline, des « soviets libres », et de meilleures rations. Le régime de la NEP ne pouvait apaiser les paysans que graduellement, et après eux, la partie mécontente de l'armée et de la flotte. Mais il fallait de l'expérience et du temps pour cela.

Plus puéril encore est l'argument selon lequel le soulèvement n'était pas un soulèvement, les matelots ne menaçaient rien, et s'étaient « seulement » emparés de la forteresse et des bâtiments de guerre. Il semblerait que si les bolcheviks ont attaqué la forteresse en passant sur la glace, la poitrine découverte, c'est uniquement à cause de leur mauvais caractère, de leur tendance à provoquer artificiellement des conflits, de leur haine des marins de Cronstadt et de la doctrine des anarchistes (dont, soit dit en passant, absolument personne ne se souciait dans ces journées-là). N'est-ce pas là un bavardage puéril ? Indépendants de l'espace et du temps, des critiques dilettantes s'efforcent (dix-sept ans plus tard !) de nous suggérer que tout se serait terminé à la satisfaction générale, si la révolution avait laissé les marins insurgés à eux-mêmes. Le malheur est que la contrerévolution ne les aurait nullement laissés à eux-mêmes. La logique de la lutte aurait donné dans la forteresse la prépondérance aux éléments les plus extrêmes, c'est-à-dire les plus contre-révolutionnaires. Le besoin d'approvisionnement aurait mis la forteresse dans une dépendance directe de la bourgeoisie étrangère et de ses agents, les émigrés blancs.

Tous les préparatifs nécessaires pour cela se poursuivaient déjà. Attendre passivement dans de pareilles conditions, en espérant un heureux dénouement, seuls des gens du type des anarcho-syndicalistes espagnols ou des poumistes l'auraient fait. Les bolcheviks, par bonheur, appartenaient à une autre école. Ils considéraient que leur devoir était d'éteindre l'incendie dès le début même et, par conséquent, avec un minimum de victimes.

Les « Insurgés de Cronstadt » sans forteresse

Au fond, messieurs les critiques sont des adversaires de la dictature du prolétariat et, par là, même des adversaires de la révolution. C'est là tout le secret. Certes, certains d'entre eux admettent en paroles révolution et dictature. Mais cela n'en vaut guère mieux. Ils veulent une révolution qui ne mènerait pas à la dictature, ou une dictature qui s'exercerait sans contrainte.

Bien entendu, ce serait là une dictature fort « agréable » ; elle exige cependant certaines bagatelles : une évolution régulière et d'ailleurs bien avancées des masses travailleuses. Mais dans ces conditions, la dictature ne serait généralement plus nécessaire. Certains anarchistes, qui sont au fond des pédagogues libéraux espèrent que, dans cent ou dans mille ans, les travailleurs auraient atteint un niveau si élevé que la contrainte se trouvera inutile. Assurément, si le capitalisme était capable de mener à un tel développement, il serait inutile de le renverser. Il y aurait aucun besoin de révolution violente, ni d'une dictature qui est une conséquence inévitable de la victoire révolutionnaire. Mais le capitalisme décadent de nos jours laisse peu de place aux illusions humanitaires et pacifistes.

La classe ouvrière, sans parler des masses, prolétariennes, est hétérogène, tant socialement que politiquement. La lutte de classes engendre une avant-garde, qui attire à elle les meilleurs éléments de la classe. La révolution est possible au moment où l'avant-garde est capable de diriger la majorité du prolétariat. Mais cela ne signifie nullement que les contradictions internes parmi les travailleurs eux-mêmes disparaissent. A l'apogée de la révolution, elles s'atténuent certes, mais seulement pour se manifester ensuite, à une nouvelle étape, dans toute leur acuité. Telle est la marche de la révolution dans son ensemble. Telle fut sa marche à Cronstadt. Quand des raisonneurs en pantoufles veulent prescrire, après coup, un autre itinéraire à la révolution d'Octobre, nous ne pouvons que leur demander respectueusement de nous indiquer où et quand leurs grands principes ont été trouvés confirmés dans la pratique, ne fût-ce que partiellement, ne fût-ce que dans leur tendance ? Où sont les signes qui permettent d'escompter le triomphe de ces principes à l'avenir ? Assurément nous n'aurons pas de réponse.

La révolution a ses propres lois. Nous avons formulé depuis longtemps ces « leçons d'Octobre » qui ont une importance non seulement russe mais aussi internationale. Personne n'a tenté de proposer d'autres « leçon ». La révolution espagnole confirme les « leçons d'Octobre » *a contrario*. Mais les critiques sévères se taisent ou se dérobent. Le gouvernement espagnol de « Front Populaire » étrangle la révolution socialiste et fusille des révolutionnaires. Des anarchistes participent à ce gouvernement ou, quand on les en chasse, continue de soutenir les bourreaux. Et leurs avocats et alliés étrangers s'occupent pen-